

Benoit Jutras, Suzanne Jacob, Normand de Bellefeuille

Rachel Leclerc

Numéro 144, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2011). Compte rendu de [Benoit Jutras, Suzanne Jacob, Normand de Bellefeuille]. *Lettres québécoises*, (144), 40–41.



BENOIT JUTRAS
Verchiel

Montréal, Les Herbes rouges, 2011, 90 p., 14,95 \$

Soins intensifs

Avant que nous prenions la route de Cormac McCarthy, Benoit Jutras nous emmène là où les graminées peuvent encore témoigner, là où nous tenons par amour.

Dans la foulée des œuvres inspirées par une possible et ultime catastrophe, par l'éventualité de notre disparition, *Verchiel* est un livre de survie, de fragile respiration et de chair diaphane, forcément tourné vers la métamorphose. Il évolue dans une sphère où tout n'est pas exacte-

ment consommé et où l'humain n'a pas encore montré tout ce dont il est capable. Dans un souffle retenu et très maîtrisé, encore une fois, Benoit Jutras se tient face au ciel et lance un florilège d'émotions suscitées par une soif lancinante et angoissante.

Jusqu'au milieu du livre, il s'en tient strictement à la première personne du pluriel — puisque sa quête est celle d'une collectivité. Sont-ils jeunes et beaux, ceux qui composent cette arche imaginaire ? On ne sait pas, peut-être sont-ils devenus des anges à force de chercher leur souffle. De ces pages entièrement écrites au présent, il ressort une forme différente de solidarité. La mémoire n'est pas convoquée,

n'étant souvent qu'une source supplémentaire d'ennuis ; mais, avant d'entraîner les siens aux abris, il reste à réceptionner quelques soupirs, ceux des inconnus et des fantômes qui viennent rôder au matin, quand l'oxygène se fait déjà si rare.

Verticalité

Dans cet univers esquissé à hauteur d'amour, dans cette concentration spirituelle mêlée de candeur juvénile, la recherche de la Vérité a perdu la faveur depuis longtemps. Et les jours ont été enlevés : il n'y a pas d'hier ni de demain, il n'y a que nous, il n'y a qu'eux face aux arbres, avec un portrait halluciné d'eux-mêmes qui ne persiste plus que par habitude. « Nous toujours ombre par ombre, jusqu'à luire » (p. 31). C'est un livre obscur et pourtant tourné vers le paysage, car là se trouvent les dernières réserves de lumière.

Peut-être devons-nous nous métamorphoser en feuilles d'herbe, peut-être serons-nous bientôt couchés dans le livre de Whitman. Peu importe le cumul de nos contradictions, elles sont inhérentes à la vie même. Le dehors, le ciel, la tête, tout ici est cohérence et noblesse, tout nous éloigne de la vase et des matières corporelles. C'est que « les choses sont en colère » (p. 40). De quel stade s'agit-il dans l'évolution, déjà ? Celui de l'ange ? Non : c'est le stade de la poésie, le seul où il est encore possible de croiser Dieu.

La dernière partie, écrite au *je*, identifie ce moi préalablement démultiplié. Là aussi, le ravage a été grand, et l'autoportrait est celui d'un narrateur occupé à se reconstruire, parfois au prix de la violence mais avec une extrême perspicacité. « Ce qui tremble est ma dette, / ce qui tremble, ma foi. » (p. 71) Il faut lire ces poèmes pour voir toute la beauté, toute la profondeur qu'un talent peut encore arracher à la niaiserie du monde. « Et que celui que je suis ne dorme plus, qu'il devienne pavot et seigle dur et nuit bêchée. » (p. 54)



SUZANNE JACOB
Amour, que veux-tu faire ?
Montréal, Boréal, 2011, 92 p., 17,95 \$

L'amour en tête

Ici comme dans tous ses livres, Suzanne Jacob montre, souligne et célèbre la liberté que lui octroie le métier d'écrire ; mais elle sait bien

qu'avec l'obsessionnelle question des origines, le libre arbitre n'existe pas plus que le hasard.

Il m'arrive souvent de penser, en lisant Suzanne Jacob, que survit en elle une écolière aux doigts tachés d'encre et de craie, et que le but caché de cette romancière, poète et essayiste est de retrouver l'innocence de sa vie, la candide posture grâce à laquelle toute écriture s'allume, se couche et se relève, galope et s'ébroue, confiante, soumise devant tant d'assurance et de probité. Copier l'idée, creuser la phrase, creuser la réponse, creuser la tombe : oui, on commence sa vie par des copies à remettre puis on rédige des poèmes, et à partir de ce jour-là on se tatoue des impératifs. Beaucoup de pages évoquent ici la notion du devoir et, par extension, celle de la responsabilité. C'est que la poète, avec application, travaille à faire cohabiter la femme de haute maturité, la femme éclairée, celle qui a souvent moissonné les mêmes thèmes et qui se porte garante de tout, avec l'enfant en elle, la fillette au bord de l'adolescence, au bord du précipice, qui tente de préserver des flammes sa beauté inquiète.

Les mots sont si vivants, presque trop. Avec doigté, laissant loin derrière elle la nostalgie et les regrets, Suzanne Jacob ramène des expressions qui ont cours dans l'enfance du langage : « pareil comme », « prendre une fouille ». Une grande légèreté se dégage ainsi de l'écriture, toujours en mouvement, libre et forte, toujours prête à voler au secours de l'autre en soi, l'autre peut-être harcelée par son propre héritage et par la conscience très aiguë d'un crime originel (dont la nature importe peu en l'occurrence). Violence du passé, donc, dette à rembourser — fût-ce à la servante.

« Amour merci pardon »

Ainsi la loi, celle qu'il faut interroger, celle qu'il faut traverser ou dépasser pour rapailler l'amour — et regarder la peur en face —, est-elle inscrite et copiée sur la page. Et ainsi cette loi foment-t-elle au cœur du livre, de manière détournée, une appropriation du pays profond avec ses âmes



BENOIT JUTRAS



SUZANNE JACOB

errantes, avec ses trous, ses reliefs comme de petits calvaires, avec ses traces et ses blessures, avec également toutes les tâches encore non accomplies. Il ne s'agit pas de commémorer les hauts faits des ancêtres, mais plutôt de montrer la contemporanéité de leur rêve et la direction qu'ils ont prise, montrer la forme qu'ils ont imprimée à la terre en se couchant. Comme quoi « toute vie se résume aux réponses qu'elle a creusées » (p. 77).

Et, puisque la loi est une contrainte, puisqu'elle dicte de « ne pas franchir nos corps, / ne pas les affranchir » (p. 38), le libre arbitre pourrait être là et seulement là : dans le geste créateur, dans le style qu'empruntera l'autre en soi. Amour, que veux-tu faire ? Où va ta naissance et quelle sera ta mort ? Dis-moi quel est ton style ?

Il s'agit de dessiner une toile et un livre, « un livre qui soit le désespoir de la poésie » (p. 20).

L'effroi est, avec la déchéance, ce qui met en branle la grande roue de l'intelligence. Et c'est dans l'effroi que s'additionnent le nom et le visage pour composer *l'identité*, même si De Bellefeuille nous dit plutôt le contraire : « le visage ne nous confère pas une identité » (p. 38). C'est qu'il faut peut-être de l'audace — ou de l'inconscience — pour attirer toute l'attention du monde sur un visage. « Comme si un visage, seul, pouvait triompher / au cœur de l'entière férocité du monde » (p. 25).

Variation fraternelle

C'est en pénétrant l'œuvre de cinq artistes et écrivains que De Bellefeuille élabore ce second tome de son triptyque. On y croise les pensées de Pessoa, de Robert Motherwell, de Michel Butor, de l'inconcevable imprécateur qu'est Thomas Bernhard, de John Cage et de Glenn Gould. Il y est aussi question de García Lorca et de son célèbre poème « À cinq heures du soir ». Quant à savoir ce que doit être la poésie, l'auteur, après avoir cassé naguère le mythe de la Rédemption par la littérature, dresse les paramètres du *devoir* poétique : « non, il n'y a pas de *prétextes* à la poésie / elle a un seul visage / qui doit, à l'appel, répondre : / « présent et contemporain ! » » (p. 48) Écrire, c'est élaborer, au cœur même du texte, sa poétique personnelle, son testament lyrique, et ceux de Normand de Bellefeuille n'ont cessé, avec une remarquable probité, avec cohérence — puisqu'on ne change ni de nom ni de visage — d'évoluer, de bouger, de douter souvent, mais aussi de pousser à l'avant de son théâtre intérieur les rares certitudes que lui a apportées son métier de poète. « Car le visage, le vrai / sait qu'il y a une solitude du visage » (p. 41).



NORMAND DE BELLEFEUILLE

Normand de Bellefeuille / *Mon visage*



Éditions du Noroît



NORMAND DE BELLEFEUILLE

Mon visage

Montréal, Le Noroît, 2011, 88 p., 17,95 \$

Mon visage, ce frère aîné

Nouveau tome des *Chroniques de l'effroi*, ce livre de Normand de Bellefeuille met en évidence, après le splendide *Mon nom*, la

deuxième facette de notre naissance : le visage. Dans une écriture pragmatique, parfois antipoétique, il montre de la tendresse pour le père, celui qui *nomme* et qui nous rapproche de la frange acérée du néant.

Le soir, quand le chien va céder au loup et que le sang me glace à l'idée de regarder mon propre visage, je pense à ceux qui ont une prédisposition pour l'effroi. Ils composent une discrète fratrie au cœur même du doute. Ils se situent aux antipodes de ce que De Bellefeuille appelle les Banquiers du Sens. Car l'effroi est un tsunami du sens, l'une des plus inconfortables postures intellectuelles.

La stupeur ou l'horreur, le dédain, la colère — je ne sais pas —, ont la cote depuis longtemps. L'effroi, lui, court le risque de l'infertilité, de l'improductivité, car dans l'effroi il y a une perte momentanée du *self-control*. Mais c'est justement là que se dessine un individu dans toute sa vulnérabilité, là que la faim et l'instinct de survie transforment le chien en loup — ce n'est qu'une image... —, le rendent inventif, c'est là que l'humain devient poète, un poète qui s'attachera à l'idée, à son obsession plutôt qu'au rythme et à la musique.

La Bagnole, c'est fait !

INFO
capsule

Cela faisait plusieurs mois qu'on en parlait, mais les choses traînaient en longueur. Il arrive parfois que la ratification d'un contrat repose sur de petits détails. De quel ordre étaient-ils ? Mystère. Il a fallu attendre jusqu'en septembre avant que la vente de la Bagnole au Groupe Ville-Marie, annoncée au printemps, soit officialisée.

Pour le Groupe Ville-Marie, il s'agit d'une intrusion dans le monde de la littérature jeunesse. C'est un secteur qui lui était étranger et que le groupe voulait s'approprier. La littérature jeunesse roule bien. La raison est simple : contrairement au secteur cégep où la littérature québécoise est sous-représentée, le secteur scolaire secondaire tout autant que celui du primaire accordent une large place à la littérature d'ici ; en effet, 50 % des œuvres étudiées en classe doivent avoir été publiées au Québec. Ce n'est pas rien !